

Blaise Cendrars
Dan Yack

VOLUME 4

DENOËL

BLAISE CENDRARS

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI

4

TOUT AROUND D'AUJOURD'HUI

Nouvelle édition
des œuvres de Blaise Cendrars
dirigée par Claude Leroy
professeur à l'université Paris X-Nanterre

*Cet ouvrage a été publié avec l'aide de PRO HELVETIA,
Fondation suisse pour la culture.*

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1960, 2002, Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi 75006 Paris
ISBN 2-207-25340-6
B 25340.8

BLAISE CENDRARS

DAN YACK

*Textes présentés et annotés
par Claude Leroy*

DENOËL

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI

Les œuvres complètes de Blaise Cendrars ont été rassemblées pour la première fois chez Denoël, entre 1960 et 1964. La parution de ces huit volumes sous couverture verte fut un événement. Quarante ans après, cette édition historique mais dépourvue de tout appareil critique ne répond plus aux exigences des lecteurs modernes. Une nouvelle collection prend la relève sous un titre emprunté au poète : « Tout autour d'aujourd'hui » (TADA) ; elle présente des textes révisés, préfacés et annotés, accompagnés, suivant le cas, des illustrations originales ou d'une iconographie nouvelle, ainsi que d'une bibliographie propre à chaque volume. Enrichie d'un certain nombre d'inédits, cette collection constitue la première édition critique des œuvres de Blaise Cendrars.

PRÉFACE

Dan Yack commence comme une parabole et s'achève comme un lamento. Entre les deux parties qui le composent, le contraste touche au grand écart. *Le Plan de l'Aiguille* et *Les Confessions de Dan Yack* appartiennent-ils vraiment au même roman ? De l'un à l'autre, pourquoi la narration passe-t-elle si brusquement de la troisième à la première personne du singulier ? Tout aussi déconcertante est la tonalité qui vire du burlesque au tragique, de la violence au rire, du drame à la pantomime. Quant à son héros au nom bizarre, il se dérobe à la saisie. Est-ce bien le même Dan Yack qui passe des glaces de l'Antarctique à celles du Mont-Blanc ? Traité d'abord comme une marionnette, le voici qui ressurgit sous les traits d'un héros en proie au mal du siècle. La mélancolie donnerait-elle une unité à ce roman des dissonances ? *Dan Yack*, qui n'a jamais disposé de la notoriété de *L'Or* ou de *Moravagine*, reste le plus secret des trois grands romans de Cendrars, celui qui touche au plus intime. Un roman pour les *happy few*.

Quand il évoque *Dan Yack*, Cendrars cherche pourtant à écarter toute enquête autobiographique. Michel Manoll, au cours de leurs entretiens, a beau le pousser à la confidence, Cendrars le rembarre : *Pour moi, il compte, il compte avant tout au point de vue de l'écriture*. De fait, lui qui n'aime guère les théories ni les théoriciens fait porter l'accent sur les questions de forme dès qu'il s'agit de *Dan Yack*. Toujours à Manoll : *Jusqu'à mes phrases qui se sont mises à se geler, à se craqueler, à fondre, à perdre l'équilibre, à se retourner, à exploser, à partir à la dérive, à*

Préface

se broyer comme les banquises au large. Lui demande-t-on, en 1929, de présenter *Le Plan de l'Aiguille* qui vient de paraître, il répond par un véritable manifeste, lui qui d'ordinaire ne les aime pas plus que les théories. Posant que *la modernité a tout remis en question* et qu'elle provoque chez l'homme d'aujourd'hui *un ébranlement général de la conscience et un détraquement intime des sens et du cœur, qui sont le drame, la joie, l'orgueil, le désespoir, la passion de notre génération écorchée et comme à vif*, il conclut sur les grandes orgues :

Seule la formule du roman permet de développer le caractère actif d'événements et de personnages contemporains qui, en vérité, ne prennent toute leur importance qu'en mouvement.

Depuis quelque cinq ans, le roman français sert dans le monde à la mise au point du nouveau régime de la personnalité humaine¹.

Dans *Dan Yack*, c'est donc la forme qui fait sens, comme le confirme, en 1946, le morceau de bravoure qu'inspire à Cendrars la réunion des deux tomes en un volume unique :

Le monde est ma représentation. J'ai voulu dans Dan Yack interioriser cette vue de l'esprit, ce qui est une conception pessimiste; puis l'exterioriser, ce qui est une action optimiste.

D'où la division en deux parties de mon roman : la première, du dehors au dedans, sujet du Plan de l'Aiguille; du dedans au dehors, objet des Confessions de Dan Yack, la deuxième. Systole, diastole : les deux pôles de l'existence; outside-in, inside-out : les deux temps du mouvement mécanique; contraction, dilatation : la respiration de l'univers, le principe de la vie : l'Homme. Dan Yack, avec ses figures².

1. Le texte complet est reproduit *infra* p. 291.

2. *Diogène*, 19 avril 1946, p. 5.

Préface

Quelles sont-elles donc ces figures? *Dan Yack*, qui se retourne comme un gant, est un roman de la réversibilité. Précieuse réversibilité qui donne figure à un rêve de toute-puissance : vaincre le temps, vaincre la mort. Elle inscrit au cœur du roman un désir de renaissance perpétuelle. C'est lui qui commande l'architecture d'un livre coupé en deux dans lequel le second tome renverse le premier et révèle ainsi que, dans *Le Plan de l'Aiguille*, les aventures du héros se sont déroulées sur un théâtre mental. Toute l'expédition antarctique appartient au rêve, ainsi que le souligne une note manuscrite de mars 1926 :

*Il n'y a qu'un seul personnage : DAN YACK
Ne pas perdre de vue qu'il est toujours seul
TOUT SE PASSE DANS SA TÊTE ce qui explique les
déformations de la vision et le décousu du récit*

Tout au long de l'intrigue, la réversibilité se reconnaît au retour d'une même cellule à variations multiples. Aussi accidenté ou même incohérent qu'il puisse apparaître, le destin du héros est, en effet, rythmé par une suite de morts et de renaissances réelles ou symboliques. Il meurt à sa vie de fêtard pétersbourgeois pour naître en ascète dans une île déserte, puis en entrepreneur de bonheur universel à Port-Déception. Quand l'utopie s'effondre à son tour sur l'utopiste, le voici paradoxalement sauvé par le déclenchement de la Grande Guerre, présentée sous un jour très ambivalent. Même mouvement de balancier dans ses relations avec Mireille, dont la rencontre illumine Dan Yack avant de l'accabler. La fin du roman reste ouverte à un avenir indéfini : alors que Dan Yack juge sa vie finie, il adopte un fils et lui donne son nom comme on passe un témoin. Systoles, diastoles... *Il n'y a qu'une chose à faire : se refaire*, estimait Paul Valéry en ajoutant aussitôt : *ce n'est pas simple*. À travers ses figures, Dan Yack est l'homme d'une seule et unique hantise : se recommencer, naître une seconde première fois. Mais comment renverser le cours fatal du temps?

Préface

Et s'il était possible de réintégrer le ventre de sa mère pour s'y refaçonner? Telle est sa folie.

Construit en diptyque, *Dan Yack* est un roman double et, plus encore, un roman du double où les identités se brouillent, s'interrogent et s'échangent dans un mouvement de rebrassage perpétuel. Le principe de réversibilité règne en maître dans un livre qui met en œuvre les devises que Cendrars a empruntées à Nerval, *Le rêve et la vie*, *Je suis l'autre*, à Goethe, *Poésie et vérité*, et à Schopenhauer, *Le Monde est ma représentation*. Autant de vases à faire communiquer. Dans cet univers en anamorphose, c'est ainsi que la vie du poète ne s'oppose plus à sa bibliothèque, mais qu'elles deviennent convertibles l'une à l'autre par la plus étrange des alchimies.

C'est par une glissade de Dan Yack à la manière de Charlot que s'ouvre *Le Plan de l'Aiguille*. Le ton est donné. Sur un mode résolument non réaliste, le roman se présente comme un conte philosophique où le plaisir de conter l'emporte sur la leçon philosophique. Il était une fois à Saint-Pétersbourg un milliardaire anglais fatigué de son emploi... Tout au long du livre, citations, réminiscences, allusions littéraires vont se succéder et se mêler aux confidences les plus brûlantes. Ce que Dan Yack doit au Barnabooth de Valery Larbaud³, il est à peine besoin de le souligner : même excentricité de milliardaires cosmopolites vivant leurs privilèges comme un péché originel dont ils cherchent éperdûment à se faire absoudre, même insatisfaction fondamentale cherchant à se distraire en amours multiples, en voyages pour se fuir, en éloges d'une modernité qui, une fois pour toutes, déracinerait. Mais Dan Yack est plus radical que son confrère : il emprunte au commandant Charcot l'itinéraire de sa délivrance et à Rimbaud sa tâche : *changer la vie*. Pour lui, aller au bout du monde connu est le plus court chemin pour aller au bout de soi-même. Dépouillant le roman d'apprentissage

3. Valery Larbaud, *A. O. Barnabooth, ses œuvres complètes*, NRF, 1913.

Préface

de sa gravité didactique ordinaire, le conte philosophique lui donne les couleurs de la fantaisie. Paris, mises, enjeux, manches, le langage de Dan Yack est celui du jeu, mais ce qui l'amuse lui, c'est de réinventer la vie. Et s'il entraîne ses compagnons d'aventure dans une île déserte, c'est pour y mener, sur le vif, une expérience de démiurge ludique : l'île Struge est un creuset.

Quant aux artistes qu'entraîne Dan Yack dans son aventure, ils ressemblent comme des frères aux trois amis intimes de Barnabooth. Plutôt que des amis, d'ailleurs, ce sont des doubles entre lesquels le héros hésite à choisir son identité ; ils apparaissent comme des versions possibles de soi-même tour à tour convoquées et sacrifiées. Comme Gaëtan Putouarey, André Lamont représente la tentation de la luxure ; comme Maxime Claremoris, Arkadie Goischman suggère une voie homosexuelle, que confirme par la suite le phalanstère sans femmes de Community-City ; comme le prince Stéphane, Ivan Sabakoff incarne les valeurs mystiques du renoncement. Les premiers méprisent la femme ; les deuxièmes préconisent l'amour du même ; les derniers sont en quête d'un ailleurs mal affirmé. Chez les deux milliardaires, Dan Yack et Barnabooth, les intermittences du cœur s'inscrivent dans une même trajectoire de renoncement. Clin d'œil pour le lecteur ? Dan Yack redécouvre le mal d'aimer à Port-Déception lors de la venue de la femme de son associé, Dona Heloisa Dolorès Conception Nazarea, *pensionnaire à peine licenciée du couvent du Sacré-Cœur de Roehampton, sur la Tamise, près de Londres*, tandis que Barnabooth, au terme de ses errances, décide de faire une fin en épousant Conception Yarza, qui revient d'un long séjour en Angleterre où elle a parfait son éducation...

À ces figures d'un désir nomade, Cendrars ajoute une condamnation sans appel de l'art. De l'art entendu comme activité de spécialiste, ce que stigmatisait, dès 1914, un des *Poèmes élastiques* :

Préface

Littérature
Vie pauvre
Orgueil déplacé⁴

Loin de ses débuts fin de siècle sous le signe d'un Symbolisme esthétisant, Cendrars s'accorde ici avec Rimbaud pour qui *la main à plume vaut la main à charrue*. Le Prière d'insérer qui accompagne la parution des *Confessions de Dan Yack* commence ainsi : *Imaginez cette chose : vivre, vivre la vie de notre temps, complexe et torturée, sans avoir jamais connu une émotion d'art, sans avoir jamais pu séparer ce que l'on voit et ce que l'on pense de ce qui est actuel...* Changer la vie, pour Dan Yack, n'est pas une affaire d'idéologie ou de manifestes. Il ne se paye pas plus de grands mots que de grands noms : ni Freud, ni Marx – ni Breton, on le devine sans peine. Il a la modernité joyeuse, et si la jeune génération doit tout recommencer, c'est pour *s'amuser, c'est-à-dire, détruire, créer, réussir, perdre*. Bref, *faire quelque chose de nouveau et de gai, sans autre arrière-pensée que de jouir, jouir de la minute présente, flottante, incertaine, fugitive, et pourtant violente comme un explosif...* Programme un peu court si l'on aime les programmes, et qu'on peut rapprocher du mouvement dada. Détruire, c'est tout à la fois s'affranchir de la tutelle des pères et de l'emprise des mères. Quand le capitaine Deene l'appelle cérémonieusement Monsieur William, il s'emporte : c'est *Dan Yack tout court* qu'il veut être désormais. Les usines baleinières qu'il fonde à Port-Déception sont les couveuses d'une génération autarcique. Il réinvente à son image les hommes nouveaux qu'il transforme en orphelins par choix. Dans ce phalanstère antarctique, les femmes ne sont-elles pas forcloses ? L'arrivée de la seule Heloïsa – une mère plus encore qu'une femme puisqu'elle est enceinte – suffira à ruiner l'entreprise.

4. « Ma danse » (février 1914), TADA 1, p. 75.

Préface

Ayant détourné le milliardaire de Larbaud, Cendrars le transplante chez Daniel Defoe. *Le Plan de l'Aiguille* se présente comme une robinsonnade, dans la longue lignée ouverte par *Robinson Crusoe* en 1719. Avec deux différences notables : le séjour dans une île déserte ne doit rien à un naufrage, mais il est délibéré et expérimental par une volonté de table rase ; et contrairement à leur illustre prédécesseur, les Robinsons de l'île Struge ne se comportent pas en colons malgré eux, mais en ascètes. Les artistes abandonnent à Saint-Petersbourg une vie de misère sans reconnaissance sociale ni ressources. Débarrassés des obstacles matériels grâce à Dan Yack, ils rêvent de se vouer entièrement à leur œuvre, chacun avec les instruments de son métier. Mais – fissure qui provoquera le drame final – ils viennent changer *de* vie tandis que Dan Yack, on l'a noté, veut changer *la* vie. Une année d'hivernage lui donnera raison : ils meurent d'impuissance tandis qu'il se débarrasse de son éternel monocle, symbole de sa vie de fêtard.

C'est le commandant Charcot qui a servi de guide à la robinsonnade. Cendrars a lu de près le récit fait par Charcot de ses deux expéditions antarctiques sur *Le Français* (1903-1905), puis sur *Le Pourquoi pas ?* (1908-1910). Il lui doit l'itinéraire et plusieurs épisodes de son roman. C'est chez lui qu'il a découvert les Shetlands, les Balleny, Sturge (qu'il renversera en Struge), Déception (dont il fera Port-Déception), un lexique spécialisé et la longue description de l'hivernage que fit Charcot avec ses compagnons pendant plus de neuf mois dans une île déserte, l'île Petermann. Toute une information enfin sur la vie et les usines des baleiniers norvégiens. Dans son contour le plus extérieur, la figure de Dan Yack doit peut-être encore quelque chose à celle de Jean (-Baptiste) Charcot qui, comme lui, a dû partir pour le Pôle Sud pour se faire un prénom, tellement le nom de son père, l'illustre Jean (-Martin) Charcot – le psychiatre dont Freud vint suivre les cours à Paris –, jetait d'ombre sur sa vocation de médecin.

Préface

L'autre versant du roman, celui des *Confessions de Dan Yack*, n'est pas plus désert que l'île palimpseste où Dan Yack joue son grand jeu. Deux ombres inquiétantes y rôdent : celles de Knut Hamsun et de Fédor Dostoïevski, unies par une fraternité démoniaque. Pour éclairer la genèse de *Dan Yack*, on ne dispose malheureusement pas de l'équivalent du « Pro domo » que Cendrars a ajouté à *Moravagine*, trente ans après sa parution, pour retracer l'histoire mouvementée de son livre. Mais le Fonds Cendrars des Archives littéraires suisses à Berne conservent un dossier extrêmement précieux : un manuscrit des *Confessions de Dan Yack* que Cendrars a truffé de notes et de plans, rédigés à des périodes très diverses, qui permettent de suivre les grandes étapes d'une composition qui a duré douze ans.

Le plus ancien papier conservé se présente ainsi :

L'échéance (roman)

3 années du Journal d'une brute.

Pan de Knut Hamsun

la solitude à Paris

La brute et l'enfant évanescence.

26 juin 1917

Il s'agit de la toute première amorce du roman. Le titre disparaîtra par la suite, mais il intrigue : de quelle échéance s'agit-il ? est-elle liée à la date soulignée qui l'accompagne ? titre et date renvoient-ils à l'intrigue du roman ou à Cendrars lui-même ? Le sous-titre relie plus visiblement ce canevas au roman futur et « La brute et l'enfant évanescence » préfigurent les relations de Dan Yack et de Mireille. S'intercale une référence à un roman de l'écrivain norvégien Knut Hamsun, *Pan* (1891).

C'est dans la traduction de Mme Rémusat parue en 1910 aux Éditions de la Revue blanche que Cendrars a pu décou-

Préface

vir un des grands livres d'Hamsun et qu'il s'en est pénétré, tant les recoupements entre les deux romans sont nombreux, précis, essentiels. *Pan* est lui aussi divisé en deux parties, d'une longueur plus inégale. La première présente des « Pages extraites des papiers du lieutenant Thomas Glahn », un officier qui s'est retiré dans la solitude d'une cabane en pleine nature sauvage, entre fjord et montagne, où il vit de la chasse en ermite (d'où le titre). Il découvre pourtant l'amour en rencontrant une jeune fille du petit port le plus proche. Mais Edouarde (Edwarda) n'aime pas qu'on l'aime et elle ne désire qu'aussi longtemps qu'on se refuse à elle. Gauche, imprévisible et paroxystique comme les personnages si dostoïevskiens d'Hamsun, Glahn sera la dupe de ces manœuvres. Pour apaiser sa colère, il fera rouler du haut de la montagne un rocher qui, par une tragique coïncidence, va écraser Èva, une jeune femme humble et soumise qui partage parfois sa couche. Assassinat par ricochet. (On peut lire « Èva » dans « évanescence ».) Puis il s'embarque. À ce Journal écrit à la première personne succède une brève « Notice datée en 1861 » sur « La Mort de Glahn ». Elle est rédigée par un narrateur anonyme, son compagnon de chasse en Afrique. À la réception d'une lettre (sans doute d'Edouarde) qui le tourmente beaucoup, Glahn déclenche la jalousie de son compagnon en séduisant sa maîtresse indigène. Au cours d'une partie de chasse ce dernier tuera Glahn, dont le lecteur devine que, par un autre ricochet, il a ainsi organisé son suicide.

Roman double, *Pan* fait alterner comme *Dan Yack* une vision du dehors et une vision du dedans. Mais, comme l'indique un autre canevas de Cendrars daté de mars 1920, c'est « *Pan* à rebours ». Chez Hamsun triomphe l'étrangeté, la dépossession finale induite par le regard du dehors, dans un effet brutal d'éloignement. C'est deux fois le contraire chez Cendrars : la confession vient en seconde place (après la chasse aux artistes) et, succédant à l'agitation initiale d'un héros marionnette, une intériorité inattendue après le premier tome se révèle au lecteur. La structure, l'intrigue, les per-

Préface

sonnages, mais aussi l'écriture rapprochent les deux romans. Dans leur rapport au monde comme dans leur relation à ceux qu'ils aiment, Glahn et Dan Yack sont deux *brutes*, dont l'indifférence finale donne la mesure du désespoir. Et l'écriture de la nuit dans *Dan Yack* – roman nocturne, roman bleu troué de réminiscences rouges comme le sang des baleines – s'accorde au livre d'Hamsun par sa notation entrecoupée, son lyrisme retenu et le désespoir serein de son dialogue avec la nature. La paix des ruines.

Quel secret tourment poussait Dan Yack à tant d'activités fiévreuses, de fantaisies, de désordres ? Les Confessions nous le livrent. Qui ne trouverait bien excessive cette affirmation du Prière d'insérer accompagnant le roman en 1929 ? Dan Yack diffère inlassablement l'aveu qu'il promet et, à force d'interruptions et de digressions, il ne parviendra jamais à le formuler. Je voudrais dire que... C'est peut-être Dostoïevski, une des grandes admirations de Cendrars, qui détient la clé de ce silence. En 1871, Les Démons (ou Les Possédés) ont commencé de paraître en feuilleton dans Le Messager russe, mais en décembre cette revue refusa de publier ce qui devait constituer le IX^e chapitre du roman, par crainte de la censure impériale. Contraint de le retirer, Dostoïevski ne le rétablira pas dans l'édition en volume, deux ans plus tard. Le chapitre supprimé ne sera révélé qu'après la Révolution russe et les éditions modernes l'ajoutent en appendice sous le titre de « Chez Tikhone » ou de « La confession de Stavroguine ». Stavroguine, aristocrate nihiliste et pervers, est au centre du roman, mais son comportement est d'autant plus énigmatique que manque le chapitre qui contient son secret. Ce chapitre présente l'entretien de Stavroguine avec l'évêque Tikhone auquel il remet une confession écrite qui révèle qu'il a violé la petite Matriocha, la fille de ses logeurs âgée de douze ans, et qu'il l'a laissée peu après se suicider sans intervenir. La Confession de Stavroguine – par laquelle il s'accuse d'être un violeur et un assassin – est lourde d'implications dans les Confessions de Dan Yack, dès le titre.

Préface

Quel est donc ce secret qu'il retarde tout au long du roman ? Est-ce la mort des artistes qu'il avait entraînés dans l'île Struge ? Ou bien celle de Mireille, sa *petite fille*, comme il la nomme ? En lui proposant de jouer en travesti le rôle de Gribouille, n'est-ce pas lui qui lui a révélé, comme une brute, une vérité sur soi qu'elle ne peut supporter ? Elle mourra de ce viol par le cinéma. Assassinat par ricochet ? Par l'entremise de Stavroguine, cette fuite de la faute ramène dans le Pétersbourg où le jeune Freddy Sauser a découvert ses propres *démons*.

Mireille doit sans doute son prénom au célèbre poème de Frédéric Mistral. Comme l'héroïne de *Mireille* (1859), elle est fille de la Provence et elle mourra comme elle des suites d'un amour impossible, quoique dans de tout autres circonstances (chez Mistral, c'est le père de Mireille qui s'oppose à son union avec Vincent, pour des raisons de mésalliance). Cet hommage à la littérature occitane ne saurait faire oublier que Raymone, la compagne de Cendrars, s'est reconnue dans Mireille Chastelas. Elle avait elle-même été élevée en Provence et son père, le Dr Duchâteau, avait longuement exercé à Gardanne, comme fera le père de Mireille. Mais l'essentiel est évidemment ailleurs. Au-delà de la couleur locale, Raymone n'a jamais caché que la relation de Dan Yack et Mireille transpose sa propre union blanche à Cendrars, fondée sur la même dissociation entre un amour spiritualisé et une sexualité refusée. Ce déchirement est mis en exergue, en 1929, dans chacun des deux volumes du roman : *Nec sine te nec tecum vivere possum. Je ne peux vivre ni sans toi, ni avec toi* : c'est à Ovide que Cendrars (sans le dire) emprunte la formule de ce qu'il présente comme une passion, dans la plénitude de l'expression. Cette passion qui fait de lui un homme d'aujourd'hui, écorché et comme à vif.

Cendrars a rencontré Raymone Duchâteau, une jeune comédienne, chez un ami commun, le poète italien Ricciotto Canudo, le 26 octobre 1917. Marié, père de deux enfants, il est revenu de la guerre, deux ans plus tôt, avec un bras en

Préface

moins. Il vient de passer à Méréville, près d'Étampes, un été qu'il n'oubliera pas. Arrivé en désespéré, il reviendra à Paris convaincu d'avoir vaincu la tentation du pire en découvrant, dans le bouleversement, son identité nouvelle de gaucher. De nombreux textes, écrits ou ébauchés au cours de ce séjour, donnent à cette découverte un caractère de révélation. La rencontre de Raymone, au retour de Méréville, a été vécue par Cendrars comme la confirmation qu'il était bien entré dans une vie nouvelle. Elle sera désormais la muse compagne autour de qui bâtir un *monde à part*, comme le nommera *L'Homme foudroyé*. Au bout de trente-deux années d'idéalisation – plus un jour – le 27 octobre 1949, Cendrars épousera sa muse.

La réalité de leur union blanche semble avoir été plus douloureuse que Cendrars ne le laisse entendre. Oscillant entre une adoration mystique affichée et une violence souterraine, son amour pour Raymone a toujours été ponctué de crises et de ruptures déchirantes dont les traces transparaissent, plus ou moins directement, dans *Une nuit dans la forêt*, *L'Homme foudroyé* ou *Les Confessions de Dan Yack*. L'écriture lui tient lieu alors, pour ainsi dire, de laboratoire intime où sans cesse il revient sur le double lien qui l'unit à Raymone pour l'analyser, l'interpréter et, dans les moments de tension extrême, imaginer une issue symbolique radicale par le biais d'une fiction. Ce n'est pas en moraliste abstrait que *L'Homme foudroyé* interroge le *mystère des couples* à travers la relation sulfureuse de Gustave Lerouge avec Marthe, sa femme défigurée : *Amour ou haine, jouissance ou jalousie, détraquement réciproque ou mutuelles complaisances, maladie de l'âme, trouble des sens, épouvante ou extase, qui le dira, qui a la clé ?* Dostoïevski peut-être ?

La forclusion du sexe fait *tout l'amour* de Dan Yack pour Mireille et, à travers leur couple de papier, de Cendrars pour Raymone. Et pourtant cette *échéance* qu'annonçait – ou que redoutait – le projet du 26 juin 1917 concerne une autre petite fille rencontrée, dix ans plus tôt, à Saint-Petersbourg. Ce que confie Dan Yack à une secrétaire anonyme par la voie du dictaphone, c'est que Mireille, sa femme, est morte. D'une mala-

Blaise Cendrars

•• Dan Yack

Dan Yack commence comme une parabole et s'achève comme un lamento. *Le Plan de l'Aiguille* et *Les Confessions de Dan Yack* appartiennent-ils bien au même univers romanesque ? Ce livre de dissonances vire sans cesse du burlesque au tragique, de la violence au rire, du drame à la pantomime. Quant à Dan Yack, ce milliardaire anglais au nom bizarre, il échappe à la saisie. D'abord présenté à la manière de *Charlotte*, il resurgit sous les traits d'un héros en proie au mal du siècle. Dans le tourbillon des aventures qui l'emportent à travers le monde, une question pourtant ne le quitte pas : est-il possible de changer sa vie ? Et à quel prix ? *Dan Yack* reste le plus secret des grands romans de Cendrars, celui qui touche au plus brûlant, au plus intime.

La collection « Tout autour d'aujourd'hui » présente, en une quinzaine de volumes, l'essentiel de l'œuvre de Blaise CENDRARS (1887-1961) dont elle propose la première édition moderne, avec des textes établis d'après des sources sûres (manuscrits et documents), accompagnés de préfaces et suivis d'un dossier critique comprenant des notices d'œuvres, des notes et une bibliographie propre à chaque volume.

Publiés séparément en 1929, Le Plan de l'Aiguille et Les Confessions de Dan Yack ont été réunis par Cendrars en 1946 dans une version remaniée et sous un nouveau titre : Dan Yack. Passant en revue les utopies et les faillites d'un siècle bouleversé par la Grande Guerre, ce roman autobiographique se présente comme une passion de l'homme moderne.

Textes préfacés et annotés par Claude Leroy.

DENOËL

B 25340.8  11.02
ISBN 2.207.25340.6
23 € TTC

9  782207 253403